

# **TOULOUSE, OPÉRA NATIONAL DU CAPITOLE. 19 > 25 avril 2024. Le Chant de la Terre : Gustav Mahler / John Neumeier.**

**BALLET événement au Capitole de Toulouse.**

**Gustav Mahler compose Le Chant de la  
Terre (1908), dans le prolongement de ses  
Lieder, partition éblouissante où la voix  
exprime chaque sentiment et situation du  
poème, enveloppé par la riche texture de  
l'orchestre, sans que jamais ce dernier  
ne couvre le chant. Le cycle symphonique  
et lyrique pour deux chanteurs (ici mezzo  
et ténor) inspire au chorégraphe John  
Neumeier l'une de ses chorégraphies les  
plus abouties.**



La musique de Mahler explore les doutes et les aspirations d'une vie terrestre ; chaque épisode jalonne un parcours à la fois contemplatif et introspectif dont le souffle poétique voire spirituel passe du questionnement au renoncement final, d'un état de crise aiguë à celui d'un apaisement enfin recouvré. L'œuvre fait suite à plusieurs événements tragiques

dans la vie du compositeur survenus en 1907 (le décès de sa fille Putzi ; sa maladie du cœur ; son départ forcé comme directeur de l'Opéra de Vienne...). Les poèmes chinois alors découverts (dans la traduction en allemand du jeune poète Hans Bethge, lui apportent le réconfort; comme un miroir fraternel où ses peines liés à sa vie personnelles sont ainsi comprises, absorbées ; les 6 séquences s'enchaînent, chacune chantées par le ténor puis l'alto (ou le baryton) ; c'est la voix grave qui entonne le dernier poème « ***L'Adieu / Der Abschied*** » : « ***mon cœur est paisible et il attend son heure ... (...) toujours, toujours, toujours / Ewig, ewig, ewig...*** ». C'est dans l'écriture du Chant de la Terre / Der lied von der Erde que Mahler « a retrouvé le chemin de lui-même », selon ses propres mots.

---

**Gustav Mahler : Le Chant de la Terre, ballet**

**Chorégraphie : John Neumeier**

**Théâtre du Capitole de Toulouse**

**6 représentations**

**ven 19 avril 2024, 20h**

**sam 20 avril 2024, 20h**

dim 21 avril 2024, 15h  
mardi 23 avril 2024, 20h  
mer 24 avril 2024, 20h  
jeu 25 avril 2024, 20h

**RÉSERVEZ** directement vos places sur le site du Théâtre  
**National du Capitole de Toulouse :**  
<https://opera.toulouse.fr/agenda/ballets/le-chant-de-la-terre-8512126/>

Durée : 1h30

Photo : © Kiran West

Directeur du Ballet de l'Opéra de Hambourg depuis 1973, John Neumeier affirme une écriture résolument néoclassique qui éclaire la force dramatique des partitions choisies. Il vient à Toulouse pour remonter cette pièce unique qu'est Le Chant de la Terre, aux seuls répertoires du Ballet de l'Opéra de Paris et du Ballet de Hambourg. Sa version est un hommage à celle de Kenneth MacMillan, créée à Stuttgart en 1965, et au compositeur autrichien. Dans une chorégraphie d'une sensibilité rare et subtile, une scénographie épurée et des costumes stylisés, inspirés de peintures chinoises anciennes, John Neumeier évoque la solitude des êtres, leur recherche perpétuelle d'amour, leur angoisse devant la mort. Pourtant rien de désespéré car la promesse de renouveau et d'éternité se fait jour dans des chants à la beauté élégiaque et comme suspendue. En particulier dans le dernier poème, où s'opère la transformation de l'être, et l'acquisition d'une nouvelle sagesse, d'une éternelle sérénité : « *Ewig... Ewig...* » : « *Pour toujours... Pour toujours...* »

ENTRÉE AU RÉPERTOIRE du Capitole de Toulouse – Création par le Ballet de l'Opéra national de Paris, le 24 février **2015**, au Palais Garnier – Chorégraphie, décor, conception lumières et costumes : **John Neumeier**

Musique : Gustav Mahler  
(version pour orchestre de chambre d'Arnold Schönberg et  
Rainer Riehn)

Mezzo-soprano: Anaïk Morel  
Ténor : Airam Hernández

Ballet de l'Opéra national du Capitole  
Musiciens de l'Orchestre national du Capitole

Direction musicale : Nicolas André  
Production de l'Opéra national de Paris

---

# ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE, ONPL. Beethoven : Concerto l'Empereur (les 2, 4, 6 et 7 avril 2024). Leif Ove Andsnes (piano), Eivind Gullberg Jensen (direction).

Cap au Nord : le chef norvégien **EIVIND  
GULLBERG JENSEN** aborde «Nachruf » de son  
compatriote Arne Nordheim ; puis clé de  
voûte du programme, le *Concerto pour  
piano et orchestre n°5* de Beethoven,

appelé « l'Empereur » avec la complicité souple et nuancée du pianiste (également norvégien) **LEIF OVE ANDSNES**, plus impérial voire grandiloquent et majestueux mais jamais pompeux, le 5ème *Concerto* de Beethoven affirme le génie prométhéen de Ludwig, particulièrement éloquent au piano. Humanité et esprit de grandeur, équilibre et volonté, – sans omettre l'esprit de la résistance, proprement viennois, c'est le plus olympien des Concertos beethovéniens.



La finesse de ton, la digitalité sobre de **Leif Ove Andsnes** devraient exprimer le secret équilibre de la partition, entre héroïsme et tendresse, passion et plénitude. La partition est contemporaine de l'expansion impérialiste napoléonienne : Vienne sera bientôt occupée par les Français.

# Le pianiste LEIF OVE ANDSNES joue l'Empereur des Concertos

**Printemps 1809.** Quand Napoléon prend les armes, quand l'Autriche, alliée de l'Angleterre, envahit la Bavière, Beethoven (à Vienne) compose son **Concerto n°5** : ni hommage à Bonaparte, « l'usurpateur », ni même à Franz Ier (que Beethoven n'estime pas davantage), la partition exprime l'orgueil viennois, son esprit superbe de résilience ; l'esprit est au patriotisme (car il faut venger Austerlitz), Ludwig emprunte en résonance avec le contexte guerrier, un souffle épique et transcendant, en particulier dans la partie de piano, d'une allure folle, majestueuse, rhapsodique, ce dès le début. L'ambition voire l'orgueil du compositeur se manifeste clairement dans l'exploitation inédite des combinaisons harmoniques possibles dans un format piano / orchestre.

Pour marquer l'ampleur du propos, l'Allegro premier se déploie sur ... 600 mesures (!!!). Ni Haydn, ni Mozart n'avaient osé telle ampleur. Rien de moins. L'Empereur marque pourtant un temps de désolation pour Vienne dont toute l'aristocratie doit quitter le coeur urbain car Napoléon marche sur la cité impériale... Beethoven ne pouvant fuir à temps, se réfugie dans la cave de son frère Caspar Carl, coussins sur sa pauvre tête et contre ses oreilles pour ne pas subir les déflagrations sonores dans le conduit auditif (terribles acouphènes). L'oeuvre si moderne, véritable pont tendu vers l'avenir, est créée à Vienne en février 1812. La première édition porte la dédicace à son patron vénéré, l'Archiduc Rudolph.

L'ONPL poursuit son exploration des paysages nordiques avec la Symphonie n°1 du finlandais Sibelius, le plus grand symphoniste au début du XXè avec Richard Strauss, Gustav Mahler et les Français Ravel et Debussy.

---

## Orchestre des Pays de la Loire

NANTES, Cité des congrès

Mardi 2 avril 2024, 20h

ANGERS, Centre de Congrès

Jeudi 4 avril 2024, 20h

Dimanche 7 avril 2024, 17h

CHOLET, Théâtre Saint-Louis

Samedi 6 avril 2024, 18h

Réservez vos places directement sur le site de l'ONPL /  
Orchestre National des Pays de La Loire :  
<https://onpl.fr/concert/lempereur-des-concertos-par-limmense-leif-ove-andenes/>

Arne Nordheim (1931-2010)

Nachruf (création française) – 7 mn

Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Concerto pour piano n°5 « L'Empereur » – 38 mn

**Leif Ove Andenes**, piano

Jean Sibelius (1865-1957)

Symphonie n°1 – 38 mn

**ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE**

**Eivind Gulberg Jensen**, direction

**L'opus 39 de Sibelius** est l'oeuvre d'un jeune compositeur de 34 ans qui termine son premier opus symphonique début 1899, suscitant une admiration telle qu'il obtient une rente de l'État finnois à vie. Heureux créateur, reconnu pour son talent... Déjà dans la forme classique de ce premier coup de

génie, s'affirment des ruptures de ton, des éclairs romantiques fulgurants qui bousculent l'écoulement tranquille.

L'Adagio initial (premier volet du mouvement I, précédant l'Allegro energico) fait valoir de superbes effets de timbres, emblèmes d'une orchestration raffinée et puissante. L'Andante qui suit, exprime une mélodie particulièrement originale et mélancolique, avec dans l'alliance frémissante des cors et des cordes, une claire référence à la forêt magique de Wagner (Siegfried : murmures de la forêt), même si Sibelius s'est toujours précautionneusement distingué du compositeur germanique. L'Allegro est un scherzo où triomphe et s'embrase la volupté du trio central (pour les vents). A la façon d'une rhapsodie (« quasi una fantasia »), le Finale en mi mineur cumule les contrastes de rythmes et de caractères avec une irrépressible énergie, celle d'une conclusion enfin énoncée qui délivre sa vérité comme la clé d'un rébus enfin résolu.

Sibelius questionne la forme et le développement symphonique ; comment (orchestration / couleurs), vers où ? (sens, architecture)... le Finnois cherche la clé d'un déroulement essentiel et organiquement cohérent. C'est pourquoi, dès ce premier essai de 1899, il ouvre des perspectives aussi personnelles qu'un Mahler. Mais à l'inverse de ce dernier, et par tempérament, Sibelius se replie de plus en plus vers un schéma serré, court, synthétique, au point que sa dernière symphonie, enchaînant les mouvements (créée en 1923 à Helsinki), totalise autour de 30 mn...

---

**CRITIQUE, opéra. VERSAILLES,  
opéra royal, le 18 mars 2024.  
WAGNER : Die Walküre (La  
Walkyrie). P. Sonn, I.  
Bagøien Moe, T. J. Mayer, A.  
Asszonyi... Orchestre du  
Théâtre Nationale de la  
Sarre, Sébastien Rouland  
(direction).**

Après le triomphe remporté, la saison dernière,  
par *L'Or du Rhin* dans ce lieu (à priori) inattendu  
qu'est l'Opéra Royal de Versailles pour entendre  
résonner le *Ring* de Richard Wagner, le facétieux  
directeur des lieux Laurent Brunner poursuit sa  
collaboration avec Sébastien Rouland (et son  
Orchestre du Théâtre national de la Sarre) pour  
faire entendre – sous les ors du mythique théâtre  
versaillais – les sortilèges musicaux et vocaux de  
la première journée du grand cycle wagnérien.



Et c'est donc l'affluence des grands jours, pour cette représentation unique, où l'on peut entendre – pendant les deux entractes – des spectateurs s'exprimer dans toutes les principales langues européennes. Pourtant, hors Wotan, aucune *star* n'est mise ici à l'affiche, la plupart des protagonistes faisant partie de (l'excellente) troupe du théâtre allemand. Et si l'immense talent du baryton allemand **Thomas**

**Johannes Mayer**, l'un des meilleurs Wotan du moment qui chante le rôle sur les plus grandes scènes de la planète, s'impose à nouveau – en gratifiant l'auditoire de son timbre soyeux et de sa voix claire de chanteur de *Lied*, abordant ainsi le grand monologue du II en *Sprechgesang*, avec des accents d'abattement et de désespoir qui font passer le frisson -, la révélation de la soirée est cependant la Brünnhilde d'**Aile Asszonyi**, un nom à retenir absolument !

La soprano estonienne (d'origine hongroise) campe ainsi une Brünnhilde électrique et électrisante, protagoniste à l'intense présence, dotée d'une riche palette expressive et d'une voix à l'ampleur phénoménale, aux aigus projetés tels des javelots, qui lui permettent de surclasser sans peine tous ses partenaires sur la scène versaillaise (comme la plupart des titulaires du rôle-titre du moment) ! La précision de ses attaques et sa pugnacité dans l'aigu forcent l'admiration, tout en phrasant avec beaucoup de sensibilité l'« *Annonce de la mort* », puis le dernier face à face avec Wotan. Vivement de la retrouver dans l'emploi des plus grandes héroïnes wagnériennes !

De leur côté, **Peter Sonn** et **Ingegjerd Bagøien Moe** forment un couple en totale osmose. Le ténor allemand donne un Siegmund très chaleureux, plus lyrique qu'héroïque, avec son timbre

suave et clair, peut-être trop pour ce personnage ? Mais, dès le récit du I, son engagement, sa sincérité et sa prodigieuse musicalité emportent l'adhésion. Et sa collègue doublé d'une émission généreuse, et un volume sonore qui parvient toujours à s'élever au-dessus de l'orchestre. Quant à la basse japonaise **Hiroshi Matsui**, il possède un physique des plus appropriés dans le rôle de Hunding, campant un personnage tout d'une pièce et fort menaçant, avec une voix dont on goûte la noirceur du timbre et la belle ligne de chant.

Tout aussi convaincante, la Fricka de la mezzo allemande **Judith Braun**, qui maîtrise souverainement la tessiture de son rôle, avec une superbe projection, et un timbre à la fois envoûtant, souple et sensuel. Elle confère ainsi à son affrontement avec Wotan au I, un aplomb dramatique surprenant. Enfin, les huit Walkyries (**Elizabeth Wiles**, **Liudmila Lokaichuk**, **Maria Polńska**, **Valda Wilson**, **Joanna Jaworowska**, **Clara-Sophie Bertram** et **Carmen Seibel**) constituent un ensemble satisfaisant, d'autant que Judith Braun interprète ici la partie de Waltraute en plus de celle de Fricka.

Plus "française" que "germanique", la direction musicale du chef français **Sébastien Rouland** fait entendre une lecture aux accents chambristes, et s'il est vrai que les thèmes ressortent avec netteté et élégance – comme le traitement des violoncelles et des contrebasses, notamment, absolument magique, sa conception de favorise pas toujours la tension dramatique ; c'est ainsi qu'au premier acte, il ne passe pas exactement le frisson escompté de la passion amoureuse. Mais, de ce point de vue, les choses s'améliorent franchement au II, et davantage encore au III, avec un puissant sens de la construction dans les paroxysmes dramatiques – et de splendides *crescendi* dans le finale.

Vivement maintenant le 25 mai 2025 puisque c'est le jour retenu pour entendre la suite de ce Ring versaillais, avec *Siegfried* bien sûr !

---

**CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, opéra royal, le 18 mars 2024.**  
**WAGNER : Die Walküre (La Walkyrie).** P. Sonn, I. Bagoien Moe, T. J. Mayer, A. Asszonyi... Orchestre du Théâtre Nationale de la Sarre, Sébastien Rouland (direction). Photos © Emmanuel Andrieu.

**VIDEO :** Trailer de “Die Walküre” dirigé par Sébastien Rouland au Théâtre National de la Sarre

---

**CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 16 mars (et jusqu’au 3 avril) 2024. TCHAÏKOVSKY : La Dame de pique. D. Golovnin, E. Guseva, K. Shushakov, E. Zarembo... Timofeï Kouliabine / Daniele Rustioni.**

Au lendemain [de la rare \*Fanciulla del West\* de Giacomo Puccini](#), c’est avec ***La Dame de Pique*** de Piotr Illitch Tchaïkovsky que

l'Opéra national de Lyon poursuivait son Festival de printemps placé sous le titre : *"Rebattre les cartes"*. Et comme la veille, le bonheur est avant tout dans la fosse, où **Daniele Rustioni** obtient de nouveaux sortilèges de la part de la phalange lyonnaise dont il est le directeur musical depuis 2017. La conception du chef italien se veut heurtée, riche en surprises dramatiques, en éclats fulgurants, en ruptures stylistiques électrisantes. Ainsi, la scène de la mort de la Comtesse – dont le rythme retenu et la lenteur presque irritante semblent immobiliser la progression du temps – fait contraste avec le déroulement haletant du duo fiévreux entre Lisa et Hermann ; par ailleurs, le premier tableau dans le parc se construit comme une mosaïque de climats musicaux tellement antagonistes que l'oreille a de la peine à percevoir le plan d'ensemble de la scène. Le Chœur maison (dirigé désormais par **Benedict Kearns**) et l'orchestre apparaissent visiblement subjugués par la conception de leur chef – et ils se montrent ainsi sous leur meilleur jour ce soir.



Dans le très exigeant rôle de Hermann, avec un timbre plus

clair que de coutume dans cet emploi, **Dmitry Golovnin** fait preuve d'une résistance admirable ; sans trace d'effort apparent, il illumine le concert de son timbre éclatant et sain. La puissance de l'émission ne se fait pourtant jamais au détriment de la souplesse de la ligne de chant ou de la délicatesse de l'attaque, ce qui n'est pas le moindre de ses exploits. Lumineuse Lisa, **Elena Guseva** – [déjà applaudie in loco dans le rôle-titre de L'Enchanteresse du même Tchaïkovsky en 2019](#) – trouve ici un rôle qui convient idéalement à son soprano plutôt corsé, riche en inflexions flamboyantes dans le médium, et libre de l'acidité trop souvent déplorée chez les cantatrices formées à l'Est. Son chant brillant, et ses aigus puissants et sûrs, font notamment merveille dans son *arioso* du III, « *Minuit approche... Ah, le chagrin m'a épuisée...* », délivré de manière particulièrement déchirante.

A rebours d'une (mauvaise) tradition qui veut que le personnage de La Comtesse soit confié à une voix ayant l'âge du rôle, c'est ici la vibrante **Elena Zarembo** qui a été retenue, et qui énonce de façon touchante – ainsi qu'avec une exemplaire articulation – la fameuse romance de Grétry : « *Je crains de lui parler la nuit* ». Le superbe baryton russe **Konstantin Shushakov** – admirable de timbre comme de phrasé – se montre exceptionnel en Yeletski, et l'on ne peut que regretter que Tchaïkovski n'ait pas plus développé son rôle ! De leur côté, la mezzo ukrainienne **Olga Syniakova** apporte à Pauline un très beau timbre et une émission scrupuleusement contrôlée, quand **Pavel Yankovsky** campe un Tomski solide et paternel, tandis que les autres *comprimari* n'appellent aucun reproche, avec une mention pour le Tchekalinski de **Sergeï Radchenko**.

Côté mise en scène, une note d'intention du metteur en scène russe **Timofeï Kouliabine** nous apprend qu'il s'est inspiré d'un personnage historique pour croquer le personnage de la Comtesse, celui de l'obscur Juna Davitashvili qui, telle Raspoutine auprès de la femme de Nicolas II, avait ses entrées

auprès de Boris Eltsine dans les années 90 comme cartomancienne et guérisseuse... Mais c'est bien dans la Russie contemporaine de Vladimir Poutine qu'il situe l'action, une Russie éternellement conduite et surveillée par des brutes militarisées, dont une représentation théâtrale, à l'acte I, renvoie directement à la réalité d'aujourd'hui (avec quelques exagérations, comme ces danseuses en tutu maniant allègrement des kalachnikov...). Dans les nombreuses libertés que le metteur en scène s'accorde ensuite, évoquons le fait que Pauline vole les répliques de la Gouvernante au II, que Yeletsky se console du désintérêt qu'elle lui porte en se réfugiant dans les bras d'un éphèbe blond, deux péchés véniels quand, un peu plus tard, la Comtesse meurt avant même que Hermann ne vienne la brutaliser sur son sofa, de mort naturelle ou à cause de la dose de médicaments qu'elle ingurgite peu auparavant ! Au milieu des "bizarreries" s'insèrent néanmoins de belles trouvailles, comme ce long plan vidéo où la Comtesse se remémore son passé, avec des images qui invoquent Youri Gagarine, Josef Staline ou encore la chanteuse Elena Obratzova, ou cette impressionnante gare fantôme et glauque qui remplace les quais de la Neva (dans laquelle Lisa ne se jettera donc pas, pas plus que sous une locomotive d'ailleurs...). Et Hermann non plus ne se suicide pas dans la mise en scène du trublion russe, car c'est *in fine* par l'assassinat par Hermann du pauvre Yeletski, déguisée en Comtesse (comme assumant son homosexualité et martyrisé pour ça ?) – que s'achève le spectacle. Une fin qui n'aura pas eu l'heur de plaire à tout le monde puisque le metteur en scène sera accueilli par une salve de huées au moment des saluts !

---

**CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 16 mars (et jusqu'au 3 avril) 2024. TCHAIKOVSKY : La Dame de pique.** D. Golovnin, E. Guseva, K. Shushakov, E. Zarembo... Timofeï Kouliabine / Daniele Rustioni. Photos (c) Jean-Louis Fernandez.

**VIDEO** : Hasmik Papian chante l'air de Lisa dans *La Dame de Pique* de Tchaïkovski

---

**CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 15 mars (et jusqu'au 2 avril) 2024. PUCCINI : La Fanciulla del West. C. Isotton, R. Massi, C. Sgura... Tatjana Gürbaca / Daniele Rustioni.**

Pour ouvrir son Festival de printemps, intitulé "Rebattre les cartes" cette année, l'Opéra de Lyon et son directeur Richard Brunel proposent le rare titre qu'est "*La Fanciulla del West*" de Giacomo Puccini – ce qui permet également à la manifestation lyonnaise de payer tribut au centenaire de la disparition du *maestro* italien.



---

Avouons d'emblée que c'est pourtant un joyau de l'opéra italien du XXème siècle, comme l'avait écrit en son temps Alban Berg, qui y admirait tant la modernité de l'écriture que la complexité des figures rythmiques de l'ouvrage. Et comme souvent à Lyon, le bonheur est en premier lieu dans la fosse, avec un directeur musical de l'Opéra de Lyon, **Daniele Rustioni**, qui fait déborder des flots de passion. Chaque personnage, aussi épisodique soit-il, est croqué avec un luxe de nuances par un **Orchestre de l'Opéra national de Lyon** vif-argent, au jeu d'une plasticité luxuriante, par exemple dans les délicates broderies accompagnant la scène de la lecture de la Bible. Et s'il est vrai que que l'ouvrage ne connaît pas encore la célébrité qu'il mérite (l'Opéra National de Paris ne l'a mis à son répertoire qu'en 2014, soit près de 100 ans après sa création !), le chef italien confirme que toute tentative de réhabilitation durable relève d'abord de la responsabilité du chef, et pas seulement des chanteurs.

Pour autant, l'équipe vocale est loin d'être en reste, et c'est un brelan d'as qu'ont su réunir **Richard Brunel** et son équipe à Lyon, à commencer par la Minnie tout feu tout flamme de la soprano italienne **Chiara Isotton**, qui brosse un portrait tout en finesse de la farouche héroïne. Loin d'en faire une "Brünnhilde à l'italienne", elle travaille le rôle dans la demi-teinte et la retenue. Les aigus ne manquent certes pas d'impressionner, mais c'est finalement dans les moments intimistes que la chanteuse atteint les cimes. Le nostalgique air "*Laggiù nel soledad*" est abordé ici comme un *Lied*, la voix tissant des correspondances raffinées avec un tissu orchestral riche en ruptures de rythmes et en fugaces éclairs de tendresse. Son compatriote **Riccardo Massi** trouve lui aussi des accents inattendus pour caractériser son personnage. S'appuyant sur une présence physique avantageuse, il parvient à charger son chant de mélancolie et de poésie, tout en délivrant, quand nécessaire, des aigus radieux, notamment dans son grand air – "*Ch'ella mi creda*" – qui a ravi le public. Et l'on pouvait compter sur **Claudio Sgura** pour tenir tête à ce couple exceptionnel, avec sa prestation virile, sans être exhibitionniste, cultivant l'art de la nuance, et en donnant une complexité et une profondeur psychologique inhabituelles à Jack Rance. De l'impressionnante troupe de chanteurs-acteurs qui se partagent la quinzaine d'emplois secondaires, se détachent l'Ashby de l'excellent baryton polonais **Rafal Pawnuk** (déjà particulièrement remarqué [le mois dernier à Limoges](#) dans un *Stabat Mater* de Dvorak où il partageait déjà l'affiche avec **Léo Vermot-Desroches**, ici dans le rôle plus éphémère de Harry). Citons également le Nick de **Robert Lewis** (soliste dans la troupe du Lyon Opéra Studio), le Sid du bondissant **Matthieu Toulouse** ou encore l'émouvant Sonora d'**Allen Boxer**.

Confiée à **Tatjana Gürbaca**, la mise en scène est plus "sage" que d'habitude par rapport à ce que nous avons pu voir, ici ou là, de la part de la régisseuse allemande, qui propose ici un travail respectueux du livret, tout en le réduisant à l'essentiel, avec une scénographie unique, efficace mais un

peu lassante sur la longueur, en se réduisant à un monticule bosselé aux tons sépias, sur lequel vient se poser la cabane (ronde) de Minnie, à l'acte II. Comme toujours, en revanche, sa direction d'acteurs se montre aussi précise qu'intéressante, en donnant à voir un milieu brutal où la violence surgit au moindre prétexte. Par opposition, la présence de Minnie introduit une touche de tendresse mystique, comme l'attestent les scènes de la Bible (déjà citée) ou de demande de pardon général (au III). Un excellent travail est également proposé sur les (magnifiques) éclairages de **Stefan Bolliger**, et les costumes extrêmement variés et recherchés conçus par **Dina Ehm**.

Une œuvre rare décuple toujours le plaisir, et soulève en l'occurrence l'enthousiasme d'un public lyonnais ayant répondu largement à l'appel pour cette soirée d'ouverture du **Festival de Printemps de l'Opéra de Lyon** – qui démarre ainsi sous d'excellentes augures !

---

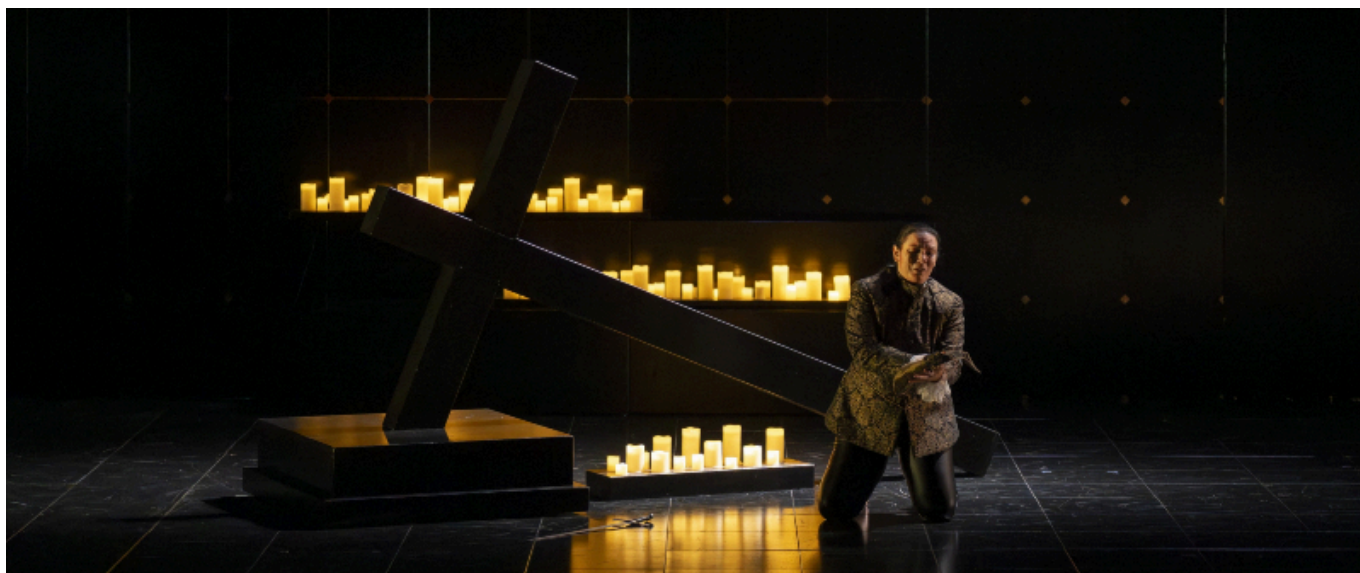
**CRITIQUE, opéra. LYON, opéra, le 15 mars (et jusqu'au 2 avril) 2024. PUCCINI : La Fanciulla del West.** C. Isotton, R. Massi, C. Sgura... Tatjana Gürbaca / Daniele Rustioni. Photos (c) Jean-Louis Fernandez.

**VIDEO :** Bande-Annonce du Festival de Printemps de l'Opéra national de Lyon

---

**CRITIQUE, opéra. ROUEN,  
Théâtre des Arts (du 12 au 16  
mars 2024). ROSSINI :  
Tancredi. T. Iervolino, M.  
Monzo, S. Ballerini... P. E.  
Rousseau / G. Petrou.**

Venise ou Ferrare ? Entre les deux finale du premier succès de Gioacchino Rossini, *Tancredi* (1813), l'Opéra de Rouen Normandie a choisi le deuxième, troquant le lieto fine vénitien contre la fin tragique ferraraise, qui voit le héros-éponyme expirait dans les bras de son amante Amenaïde. Une seconde version qui se termine sur les pages les plus sombres et les plus émouvantes jamais écrites par le Cygne de Pesaro (un bouleversant *arioso* accompagné par les cordes, mais en avance sur son temps, si bien que c'est la première version heureuse qui s'établira durablement ensuite).



A Rouen, le spectacle convainc de bout en bout, et notamment vocalement et musicalement, en offrant de Rossini une image à la fois bouleversante et flatteuse à l'oreille. Remplaçant au pied levé le chef italien Antonello Allemandi, son confrère grec **George Petrou** offre d'abord une Ouverture (un peu trop) survitaminée, à la tête d'un brillant **Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie**, avant de nouer les liens du drame et faire entendre le moindre trait signifiant. Sa direction musicale permet ainsi de faire se concentrer les auditeurs sur l'atmosphère nostalgique de nombreuses pages, au lieu de vivifier un art de "l'effet" qui priverait de leur consistance psychologique.

La distribution est superlative, même si le rôle-titre, incarnée par la mezzo italienne **Teresa Iervolino**, n'a pas toujours la puissance et la projection vocale requises par son personnage. Mais ce que l'on perd là aussi en "effet", on le gagne en pouvoir émotionnel, porté par un timbre aux moirures magnifiquement sombres, doublé d'une impeccable musicalité et maîtrise stylistique. Mais la révélation de la soirée est sans conteste **Marina Monzo**, la jeune soprano espagnole se montrant superlative à tous les niveaux. A une rare talent de tragédienne, dès que le malheur fond sur son personnage

d'Amenaïde, le timbre se corse insensiblement, et l'aigu gagne en ferveur sans perdre en moelleux ; parallèlement, la palette des affects s'enrichit d'une subtile austérité qui assure à ses *lamenti* un incroyable poids dramatique, sans pour autant nuire à la clarté de l'intonation ou à la célérité du trait rapide. Elle est accueillie par des tonnerres de *hourrah* au moment des saluts, volant ainsi la vedette au rôle-titre. Une autre bonne surprise est le ténor argentin **Santiago Ballerini**, qui se taille également un beau succès personnel dans le rôle d'Argirio (le père d'Amenaïde). Il se révèle en effet étourdissant dès son air d'entrée, insolent dans la colorature, notamment dans son grand air "*Ah ! Segnar invano io tento*", hérissé de contre-*Ut* et contre-*Ré*, tandis que l'acteur se montre aussi particulièrement investi. Dommage que la basse géorgienne **Giorgi Manoshvili**, dans le rôle d'Orbazzano n'ait aucun air à chanter, car il se fait néanmoins positivement remarquer dans chacune de ses interventions, et l'on tient là une jeune basse pleine de promesses que l'on suivra à l'avenir avec intérêt. Enfin, le jeune mezzo française **Juliette Mey** – révélation lyrique aux dernières Victoires de la Musique Classique – impressionne dans son superbe air "*Tu che i miseri conforti*", par son contrôle du souffle et son aisance dans la vocalise.

Enfin, côté mise en scène, **Pierre-Emmanuel Rousseau** fait preuve de son élégance habituelle, et comme toujours ne trahit jamais le caractère de l'ouvrage, qu'il fait plongé d'emblée dans un climat sombre et oppressant, dans une scénographie (qu'il signe lui-même, de même que les costumes) dépouillée et mortifère que seuls quelques "dorures" et effets de lumière tirent de l'ombre. Des moines aussi omniprésents qu'inquiétants y font peser une atmosphère pesante et obscurantiste, tandis qu'Amenaïde jetée dans une cage évoque sans coup férir au sort de Jeanne d'arc quelques siècles plus tôt dans cette même ville de Rouen. De la belle ouvrage avec une recherche esthétisante bienvenue en ces temps de laideur scénique quelque peu généralisée...

Enfin, l'on applaudira l'idée du fringant directeur de l'Opéra de Rouen, **Loïk Lachenal**, d'avoir voulu rendre hommage à **Ewa Podles**, disparue récemment, et qui restera, aux côtés de Marilyn Horne, la plus grande interprète de Tancredi ces 50 dernières années.

---

**CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts (du 12 au 16 mars 2024). ROSSINI : Tancredi.** T. Iervolino, M. Monzo, S. Ballerini... P. E. Rousseau / G. Petrou. Photos (c) Marion Kemo.

**AUDIO :** Ewa Podles chante l'air « Di tanti palpiti » extrait de *Tancredi* de Rossini

---

## **OPÉRA GRAND AVIGNON. PUCCINI : Tosca. Les 5, 7, 9 avril 2024. Jean-Claude Berutti / Federico Santi.**

Rome, cité des arts et capitale politique, dévoile ici un tout autre visage ; sous ses ors, derrière ses joyaux patrimoniaux, s'accomplit le plus sordide des complots... une double éradication d'artistes trop libres, pilotée par le préfet de police et anti-bonapartiste, Scarpia. Que valent deux âmes amoureuses, provocantes dans l'esprit d'un bourreau politique dévoré par la jalousie ?

A l'image de la capitale aux deux visages, Puccini compose Tosca, son opéra le plus terrible et le plus flamboyant créé à Rome justement en 1900. La Ville éternelle s'y affirme moins comme un fond décoratif qu'un personnage à part entière car chaque acte s'inscrit dans l'un de ses sites emblématiques, et le prélude du III, l'aube suspendue, célèbre de façon inédite la force et la poésie du paysage romain, et aussi la sensibilité du compositeur comme symphoniste paysager et « atmosphériste ».

Fondé sur un triangle amoureux entre une cantatrice célébrée, un peintre et un policier cruel, l'opéra est surtout psychologique, fouillant chaque portrait : une chanteuse amoureuse et jalouse ; un peintre passionné, bonapartiste ; un préfet tenace, sadique, toxique qui a décidé de tuer le couple d'artistes... trop idéalistes. Réaliste, le théâtre de Puccini analyse in fine comment la machine policière assassine les idéaux – artistiques, affectifs, politiques... quels qu'ils soient. L'implacable cruauté des faits, l'œuvre de la réalité accomplissent ce désenchantement : même mort, Scarpia réalise encore son infecte vengeance et après avoir assisté au meurtre de son amant, Tosca, démunie, trahie, manipulée, est acculée au suicide. L'effroi, l'horreur, l'injuste tragédie sont dévoilés par le metteur en scène Jean-Claude Berutti sur la scène de l'Opéra Grand Avignon.

---

**Tosca de Puccini**  
**À l'Opéra Grand Avignon**  
**3 dates : les 5, 7, 9 avril 2024**  
**RÉSERVEZ vos places directement sur le site de Grand Opéra**  
**Avignon :**  
<https://www.operagrandavignon.fr/tosca>

Opéra en trois actes, livret de Luigi Illica et Giuseppe

Giacosa, d'après la pièce de Victorien Sardou. Créé le 14 janvier 1900 à Rome. Chanté en italien, surtitré en français.

Distribution

Direction musicale : Federico Santi

Mise en scène : Jean-Claude Berutti

Scénographie : Rudy Sabounghi

Costumes : Jeanny Kratochwil

Lumières : Lutz Deppe

Études musicales : Thomas Palmer

Floria Tosca : Barbara Haveman

Mario Cavaradossi : Sébastien Guèze

Il Barone Scarpia : André Heyboer

Cesare Angelotti : Ugo Rabec

Spoletta : Francesco Cipri

Un sagrestano : Jean-Marc Salzmann

Chœur et Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon

Orchestre national Avignon-Provence

---

**OPÉRA DE NICE. L'OLIMPIADE  
DES OLYMPIADES, d'après  
Vivaldi. Création, les 30  
avril, 2 et 4 mai 2024. Eric**

# Oberdorff / Jean-Christophe Spinosi

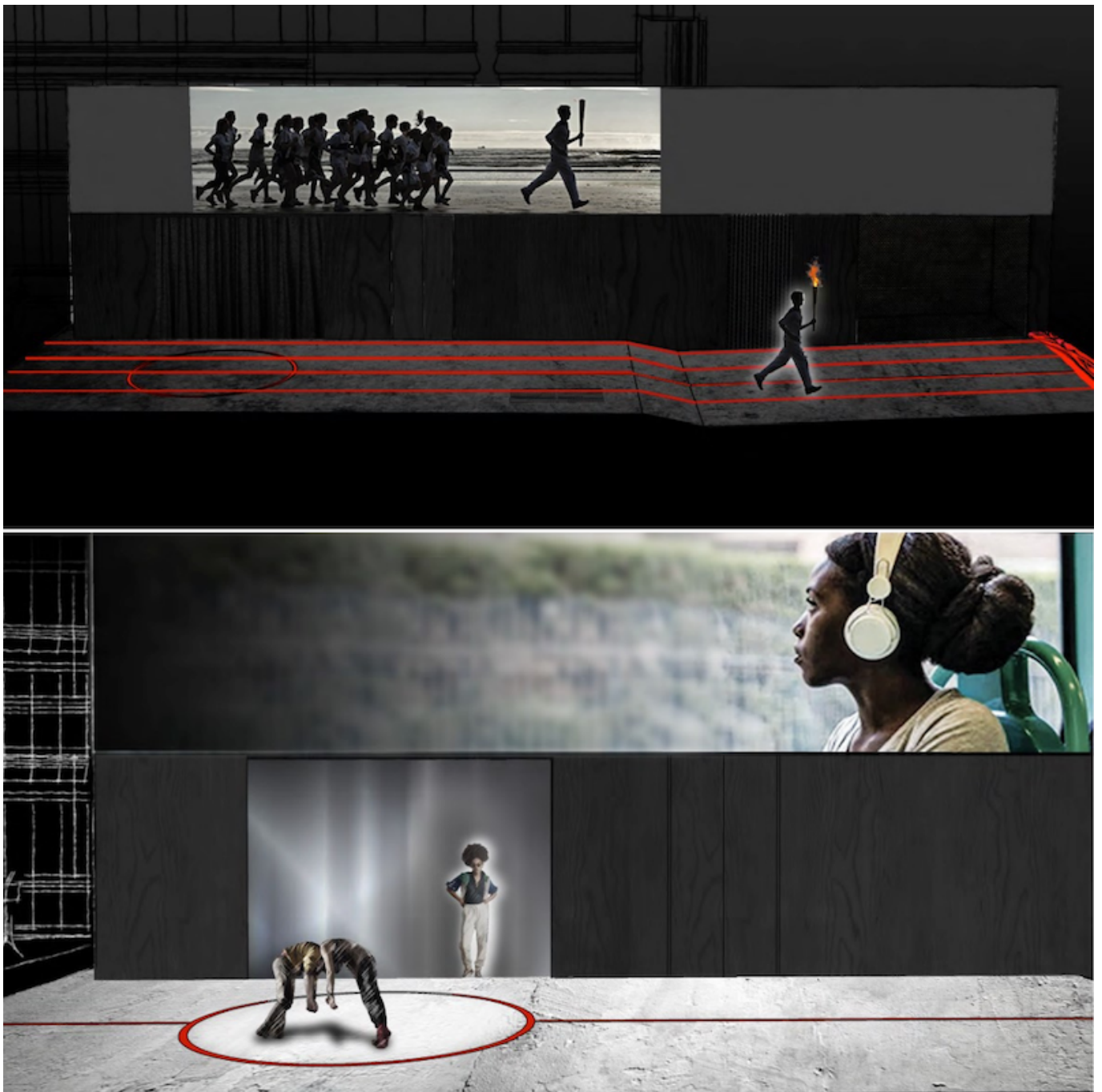
La nouvelle production de l'Opéra de Nice célèbre l'actualité olympique et propose un nouvel opéra « olympique », *L'Olimpiade*, inspiré de l'opéra éponyme d'Antonio Vivaldi, comprenant aussi les musiques de Galuppi, Sarti, Pergolesi, Hasse, soit les plus grands compositeurs italiens du XVIIIème... C'est un *pasticcio* sur mesure qui accompagne aussi en temps réel, le parcours d'une flamme olympique dans les rues de Nice...

C'est un livret plus que célèbre à son époque (XVII / XVIIIè) : depuis Caldara (pour qui il a été écrit) sans omettre Vivaldi (assurément plus connu aujourd'hui), le livret du poète Metastasio (Métastase, librettiste officiel de la Cour impériale de Vienne), « L'Olimpiade » est un texte fameux qui a inspiré une bonne cinquantaine de compositeurs...

Réinterprétant le livret originel, **Jean-Christophe Spinosi**, **Nathalie Spinosi** et **Eric Oberdorff** proposent un nouvel ouvrage lyrique, d'une saisissante actualité, à la fois mordant et moral. Le texte de l'Olimpiade est porteur d'une grande humanité : Metastasio y célèbre des valeurs exemplaires comme la fidélité, le sacrifice, l'amour, le dépassement de soi, tout en dénonçant leurs contraires, inévitables envers qui sont l'ordinaire des agissements humains : fraude, mariages

forcés, patriarcat, marchandisation des femmes...

## Une piste de course sur la scène Une disposition inédite dans la salle



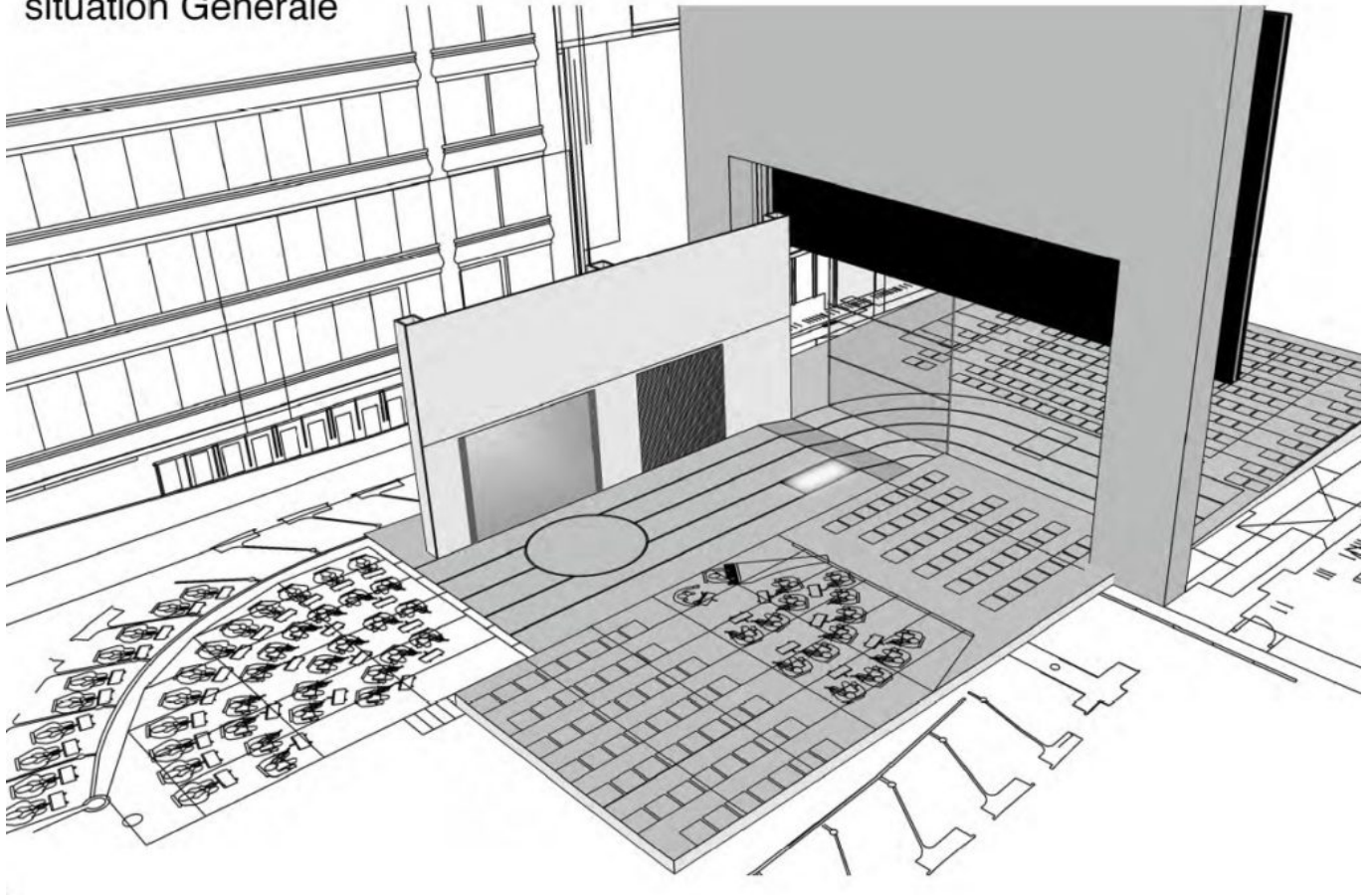
## ***Scénographie © Fabien Teigné***

En place des récitatifs qui souvent ralentissent l'action, les 3 nouveaux auteurs imaginent un narrateur, le personnage de la MC, associant plusieurs pages des autres opéras composés sur le même livret originel de Metastasio ; ainsi se précise une action forte et captivante dont les héros incarnent des sentiments et des situations qui nous parlent : le sport et l'opéra enfin réunis !

Et pour mieux servir le sujet comme mieux impliquer les spectateurs, l'Opéra de Nice ose une nouvelle configuration dans la salle : recomposant les places des instrumentistes, des chanteurs acteurs, du public. Pour cette production hors-norme, c'est une disposition inédite qui se déploie dans le théâtre à l'italienne, imaginée par le scénographe Fabien Teigné. Une piste d'athlétisme s'invitera pour l'occasion sur le plateau... !

Le spectacle célèbre les Jeux Olympiques avec un événement se déroulant dans toute la ville, – une flamme olympique filmée en direct dans les rues de Nice, et retransmise dans la salle de l'Opéra, pendant le spectacle... Ainsi spectateurs et niçois dans la ville participent en temps réel et simultanément, au même événement. Une première absolue qui fête de la meilleure façon, l'actualité Olympique.

situation Générale



*Le dispositif, unique au monde, bouleverse l'espace architectural d'un opéra à l'italienne, révolutionnant ainsi les codes et les rapports à la scène et au public. Cette œuvre se déroule à la fois au sein de l'opéra mais aussi à travers la ville grâce au parcours de la flamme olympique ce qui permet aux niçois et niçoises de participer à l'événement, un procédé unique dans un opéra en Europe. Illustration © Fabien Teigné*

---

**Opéra de NICE : L'OLIMPIADE des OLYMPIADES d'après Vivaldi**  
3 représentations

**Mardi 30 avril 2024, 20h**

**Jeudi 2 mai 2024, 20h**

**Samedi 4 mai 2024, 15h**



**Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de Nice :**  
<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1044/l-olympiade-des-olympiades>

***L'OLIMPIADE DES OLYMPIADES***  
***d'après l'opéra seria d'Antonio VIVALDI,***  
***Un pasticcio de Vivaldi, Galuppi, Sarti, Pergolesi, Hasse***

## **DISTRIBUTION**

Direction musicale : **Jean-Christophe Spinosi**

Mise en scène et chorégraphie : **Eric Oberdorff**

Adaptation texte et Dramaturgie : Jean-Christophe Spinosi /  
Nathalie Spinosi

Décors : Fabien Teigné

Costumes : Camille Penager

Lumières : Jean-Pierre Michel

Licida : Fernando Escalona

Megacle : Rémy Brès-Feuillet

Aminta : Marlène Assayag

Argene : Ana-Maria Labin

Aristea : Margherita Maria Sala

Clistene : Luigi Di Donato

Alcandro : Christian Senn

**Chœur de l'Opéra de Nice**

**Orchestre Philharmonique de Nice**

musiciens de l'**Ensemble Matheus**

les danseurs du **Ballet Nice Méditerranée**

Avec la participation de Melissa Cirillo, Rachid Aziki, Sandra Sadhardheen, Laurynas Žakevičius, Laurynas Žakevičius, Valerie Igolnikov, **danseurs HIP-HOP**

### **INFOS PRATIQUES**

Durée estimée : 2h10 avec entracte

Spectacle en italien surtitré en français et anglais.

Prix des places : 12 € à 90 €

**RÉSERVATIONS** : [www.opera-nice.org](http://www.opera-nice.org) /

<https://www.opera-nice.org/fr>

<https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1044/l-olympiade-des-olympiades>

Nouvelle production Opéra Nice Côte d'Azur.

En partenariat avec le Musée National du Sport et Université Côte d'Azur.

---

**CRITIQUE, danse. GENEVE,  
Grand-Théâtre, le 10 mars  
2024. Planet [Wanderer].**

# Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Damien Jalet & Kohei Nawa.

Pour leur deuxième coopération (le spectacle a été créé à Chaillot en sept 2021), le chorégraphe Damien Jalet et le plasticien Kohei Nawa réussissent à nouveau une totalité qui fusionne chorégraphie et visuel fascinant. Autant le ballet précédent « *Vessel* » avait marqué par sa transparence marine avec un grand coquillage (et son lait blanc laiteux), autant « *Planet [wanderer]* », à la façon d'un Pierre Soulages, explore ici les milles nuances du noir profond, avec cette cendre scintillante et crépusculaire dont le plateau du Grand-Théâtre de Genève est recouvert, dessinant un paysage post-apocalyptique – pourtant d'une troublante beauté. Le nouveau volet poursuit sa relecture des mythes fondateurs japonais : « *Vessel* » évoquait la création du monde, tandis que la lande sableuse et sombre de « *Planet [Wanderer]* » illustre « *la terre centrale des roseaux* », comme une sorte de purgatoire, à l'issue incertaine.



Les huit danseurs et danseuses prennent la mesure de ce monde uniquement minéral, dévasté, jalonné de trous d'où émerge un magma blanchâtre... Piégés, les corps subissent une tornade, puis se libèrent, avant de reprendre ancrage dans le sol, semblant errer sans fin. moins entravés, ils semblent en quête d'un asile...



Dans cet imaginaire radical, les deux créateurs interrogent le futur de l'humanité dans un monde en proie au chaos, dérégulé et instable. Les êtres, figurants désorientés, cherchent leur

centre, comme des ectoplasmes indistincts ; et ce avec d'autant plus d'acuité, mêlant inquiétude et aveuglement, que ce monde sauvage et in-tranquille est rehaussé encore par la musique, à la fois acoustique et électro, enivrante et magique de **Tim Hecker**. Sur ce sol terreux, à la fois terre détruite et matrice annonciatrice d'une renaissance, les corps revêtent des miroitements porteurs d'espérance... ou de fatalité. A chacun de choisir, mais un spectacle dont personne ne sort indemne !

---

**CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 10 mars 2024.**  
**Planet [Wanderer] / Ballet du GTG / Damien Jalet & Kohei Nawa.**  
**Photos (c) Rahi Revzani.**

**VIDEO** : Trailer de Planet [Wander] de Damien Jalet et Kohei Nawa (Théâtre National de Chaillot en 2021).

---

**GRAND-THÉÂTRE DE GENEVE.**  
**MESSIAEN : Saint-François**

**d'Assise – 11 > 18 avril  
2024. Robin Adams, Claire de  
Sévigné... Adel Abdessemed /  
Jonathan Nott.**

**Attention, nouvelle production-événement  
au Grand Théâtre de Genève. Saint-  
François d'Assise fascine toujours autant  
: âme lumineuse et solaire, « son doux  
amour pour toutes les créatures, sa  
préoccupation du prochain, son esprit  
fidèle à l'Évangile, l'audace de sa  
démarche, la résistance persistante dont  
il fit preuve contre toute norme  
étouffante » ont nourri son propre mythe.  
Olivier Messiaen, croyant sincère et  
ardent, a dédié à cette figure aussi  
admirable que bouleversante le sujet de  
son unique opéra, *Saint François  
d'Assise*, créé à Paris en 1983 (dans un  
opéra Bastille flambant neuf). Le  
fondateur de l'ordre franciscain est un  
inlassable chercheur de vérité.**

**Pour la première fois au Grand Théâtre de Genève**

## **L'Un et le multiple, l'intime et le colossal**



Les 3 actes, – référence à la Trinité chrétienne, sont ici structurés en 8 tableaux. Messiaen, élève de Paul Dukas, y dépose l'aboutissement de ses propres recherches musicales dans une langue simple et directe qui puise dans son amour constant pour les chants d'oiseaux dont il déduit sa propre syntaxe harmonique et sonore. Tout converge vers une célébration sobre et dépouillée, mais dense et généreuse du Divin. L'Un est multiple et pour

exprimer le mystère et la profondeur du message divin, Messiaen élabore une action spirituelle de plus de 4 heures de musique avec ... une centaine de musiciens sur scène et en fosse. en découle une mosaïque ou une tapisserie qui scintille et captive par l'intensité concentrée de la forme démultipliée.

Pour réaliser la cohérence d'une œuvre aussi intime que spectaculaire, le Grand Théâtre de Genève invite le plasticien contemporain, auteur de sculptures et installations aux proportions gigantesques, de peintures, dessins, films..., Adel Abdessemed dont c'est la première incursion à l'opéra. L'artiste contemporain y développe les sujets de ses propres obsessions : terreur, migration, violence, douleur, mort, perte de la civilité.



Ici « L'enfer pénètre chaque particule de la cellule de l'être en société et, dans le propos de l'artiste, seul le ciel est là comme antidote contre tous les phénomènes barbares de notre temps. » De quoi retrouver dans l'œuvre de Messiaen une certaine convergence spirituelle et esthétique. Le grand, le

colossal et la quête intime, profonde d'une fraternité ardente. Pour Messiaen, le dernier tableau est le plus important : il y fait clairement mention de la Résurrection de Jésus, miracle et mystère à la fois, dont la déflagration « atomique » est un défi pour le compositeur et un choc émotionnel pour chaque individu, qu'il soit croyant ou non. En célébrant la figure de François, qui fut par ses vœux (chasteté, pauvreté, humilité) le plus proche du Christ, – (sans omettre les stigmates de la Crucifixion, imprimés dans sa chair), Messiaen aspire à rendre à la musique, sa faculté de révélation. Face à François, comme son double et son guide, Messiaen a imaginé L'Ange, figure angélique et pur dont le chant s'inspire de celui de la Fauvette dont le timbre « criard » évoque aussi le Nô japonais... Et pour le Saint qui souffre et espère dans l'amour de Jésus, le compositeur réserve le chant d'une autre Fauvette, la capinera, la Fauvette à tête noire d'Assise.

En fosse, le chef Jonathan Nott (qui a dirigé pendant 5 années, de 1995 à 2000 l'Ensemble Intercontemporain) semblait tout indiqué pour porter le développement musical de cette nouvelle production événement au Grand Théâtre de Genève... Prise de rôle attendue aussi pour le baryton anglais Robin Adams, dans le rôle principal de Saint-François. Photo / fresque : l'Extase mystique de Saint-François par Giotto di Bondone, Assise (DR)

---

## **SAINT-FRANCOIS D'ASSISE**

Opéra d'**Olivier Messiaen** – □Livret du compositeur – Créé le 28

novembre 1983 à Paris – Première fois  
au Grand Théâtre de Genève – **Nouvelle  
production**



**4 représentations** au Grand Théâtre de Genève

**Nouvelle production**

**Jeu 11 avril 2024, 18h**

**Dim 14 avril 2024, 15h**

**Mar 16 avril 2024, 18h**

**Jeu 18 avril 2024, 18h**

**RÉSERVEZ** vos places directement sur le site du Grand Théâtre  
de Genève :

<https://www.gtg.ch/saison-23-24/saint-francois-dassise/>

Chanté en français avec surtitres en français et anglais  
Durée : approx. 5h30 avec deux entractes de 30 minutes inclus

## **DISTRIBUTION**

Direction musicale : **Jonathan Nott**

Mise en scène, scénographie, costumes et vidéo : **Adel  
Abdessemed**

Lumières, Jean Kalman

Co-éclairagiste, Simon Trottet

Dramaturgie, Christian Longchamp

Saint François : **Robin Adams**

L'Ange : Claire de Sévigné

Le Lépreux : Aleš Briscein

Frère Léon : Kartal Karagedik

Frère Massé : Jason Bridges

Frère Élie : Omar Mancini

Frère Bernard : William Meinert

Frère Sylvestre : Joé Bertili

Frère Rufin : Anas Séguin

Chœur du Grand Théâtre de Genève

Le Motet de Genève

Direction des chœurs, Mark Biggins

□ **Orchestre de la Suisse Romande**

